

Jacques Hervey, enfant de troupe, ayant perdu son père et sa mère, avait été adopté par son régiment, et le colonel, reconnaissant à l'enfant des aptitudes merveilleuses, s'était chargé des frais de son éducation. Entré étudiant à l'école de Strasbourg, qui était à cette époque une pépinière de célébrités médicales, il en sortit docteur, à l'âge de vingt et un ans, avec le N^o 1, et fut envoyé à Paris, à l'hôpital du Val-de-Grâce.

Signalé à l'attention de ses chefs par la science précoce qui le distinguait, par un travail obstiné et une énergique volonté de parvenir que tout le monde savait apprécier, il n'est pas douteux que Jacques Hervey ne fût arrivé promptement à une haute position dans le service médical des hôpitaux militaires, lorsque, tout à coup, le jeune docteur demanda à être envoyé, en qualité d'aide-major, à la suite d'un régiment d'infanterie de marine qui partait pour la Guyane.

A cette époque, la colonie française était décimée par une espèce de typhus plus violent encore que la fièvre jaune. Le docteur Hervey, aussi courageux que savant, ne voulut point laisser à un de ses collègues le périlleux honneur d'étudier une maladie nouvelle et de préserver la vie de ses compatriotes de l'invasion épidémique. Ce qu'un autre eût accepté comme un devoir, il le sollicita à titre de faveur, et, comme il n'avait point de concurrent, cette faveur lui fut accordée.

Ses travaux, son dévouement, sa science profonde, furent récompensés, en 1845, par la croix de la Légion d'honneur ; il avait alors vingt-cinq ans. L'année suivante, son temps de service dans les colonies étant accompli, il reçut l'ordre de rentrer en France. Ce ne fut qu'avec regret qu'il quitta la Guyane, et en emportant les sympathies, l'estime et le respect des officiers et des soldats. Il quitta la colonie riche d'études, de matériaux scientifiques et de merveilleux secrets qu'il avait conquis au milieu de cette nature tropicale. A son arrivée en France, on lui donna la direction d'un hôpital militaire dans une ville du Nord. C'était un avancement, il le refusa : la vie tranquille et sédentaire n'était point son fait. Il estimait qu'il pouvait rendre des services plus importants en Afrique ; il voulait étudier cette contrée, qui n'était pas sans quelques points de comparaison avec la colonie qu'il venait de quitter, et, bien que le temps de service qu'il avait fait à la Guyane le dispensât d'un séjour en Algérie, il insista si vivement que le ministre de la guerre ne pût lui refuser le poste qu'il sollicitait.

Il partit pour l'Afrique au commencement de l'année 1847, emportant la promesse formelle d'être nommé major le même jour où il atteindrait l'âge réglementaire.

Bientôt arriva la révolution de 1848 ; le docteur Hervey eut, aux yeux de ses camarades, le tort d'accepter avec trop d'enthousiasme le gouvernement nouveau. Nommé chirurgien-major par un ministre dont le pouvoir fut de courte durée, le docteur Jacques Hervey eut le chagrin de voir sa promotion cassée par un autre ministre, et, aigri par ce qu'il considérait comme une injustice, se croyant dans une situation équivoque vis-à-vis des officiers de son régiment, il prit le parti extrême de donner sa démission et de quitter l'armée. Homme de science et de travaux sérieux, d'une nature trop honnête et trop susceptible, au point de vue de la vraie dignité, pour se livrer à l'intrigue et au charlatanisme, trop pauvre pour attendre la clientèle, trop jeune encore pour qu'elle vint le trouver à son début dans la carrière de médecin civil, la vie parisienne avec ses émotions sans cesse renaissantes,—surtout à cette époque,—ses luttes impitoyables que le succès ne couronne pas toujours, lui parut une sorte d'enfer qui ne convenait ni à son tempérament ni à la vie studieuse qu'il avait menée jusque-là.

Jacques Hervey n'avait ni parents ni famille, et croyait avoir perdu, depuis le jour où il avait donné sa démission, toute idée d'ambition. C'était un temps d'arrêt dans sa vie, un de ces abattements qui conduisent souvent l'homme à la Trappe ou dans la solitude de la vie champêtre. Ses besoins étaient modestes, et pourvu qu'il pût continuer à étudier la nature et à vivre de sa profession, il n'en demandait pas davantage.

Il se recueillit dans le passé, chercha où il irait planter sa tente, et, se souvenant que le hasard l'avait fait naître à Auxerre, il vint faire un voyage dans la vieille cité bourguignonne, et s'enquit d'un village ne possédant point de médecin, parfaitement résolu à y enfouir son existence. Mais la Bourgogne est un pays riche, et la richesse fait naître l'amour de la vie ; là où le superflu existe, l'homme s'attache à l'existence et éprouve le besoin, dans la lutte qu'il a à soutenir contre la maladie et la défaillance morale, de mettre les chances de son côté en appelant à son secours ces deux alliés fidèles : le médecin du corps et celui de l'âme !

Tous les chefs-lieux de canton de l'arrondissement d'Auxerre possédaient plutôt